

**CHARBONNEAU (Louis)**, Factorien, directeur de société coloniale, planteur, employé de banque et romancier (Moulins-Engilbert, France, 18.8.1865 - Schaerbeek, 15.1.1951). Epoux de De Naet, Madeleine.

Né au chef-lieu d'un canton nivernais, Louis Charbonneau apprit le rudiment et fit ses études d'humanités gréco-latines au Petit-Séminaire de Nevers, ce qui lui donna l'occasion de faire la lecture à la mystique lourdaise Bernadette Soubirous. Celle-ci appartenait en effet à un Couvent de Visitandines qui entretenait le linge des séminaristes, et elle en dirigeait les lingères. Mais notre morvandiau sortait à peine de cette institution que le service militaire le conduisit pour quelque cinq ans en bordure du Sahara tunisien en surveillance des Touaregs.

En 1888, « las, désabusé et même aigri », confie-t-il à un écrivain belge de ses amis, « par cinq ans de service militaire », il va désormais « courir les Afriques en indépendant, assoiffé de libertés de toute nature » et refusant même les invites que lui fait, en 1889, P. Savorgnan de Brazza « d'entrer dans la phalange administrative de ses collaborateurs subalternes ». D'abord commerçant libre en Gabonie, il doit bientôt passer au service d'autrui, en qualité, dit-il, de *palm oil ruffian* dans les régions riches en palmeraies naturelles ou indigènes du Cameroun et de la Nigéria, s'y découvre une vocation de planteur et, vers la fin de 1893, se décide à rentrer en Europe afin de s'y initier aux techniques de la filature, du tissage et de l'appât. Cette initiation le fait se rendre à Gand, où ces techniques sont particulièrement en honneur et y rencontrer celle qu'il épousera, l'année suivante, à Bruges, et dont l'indulgente fidélité l'amènera, après des années de nouvelles aventures africaines, à venir vieillir parmi nous.

Dès 1892, un chercheur d'or sud-africain du nom de Will avait initié notre « celto-arverne » à la géologie et à la prospection. Les deux hommes se retrouvent en 1896 et entreprennent ensemble la recherche des gîtes minéraux du Gabon. Malheureusement pour eux, le pillage par les Fongs des charges des Missions Gentil et Marchand et la répression militaire qui suivit, les obligent à tâcher de ragagner la Côte, abandonnant sur place équipement, matériel et pacotille de traite. Ils y arrivent, mais en territoire de l'Etat indépendant léopoldien. Will, mourant, y est recueilli par un navire anglais en partance pour Walfish Bay et Charbonneau, rentrant au service de la compagnie anglaise qu'il a déjà servie en 1891 et 1892, peut retourner au Gabon. Il s'y rend compte de tout ce que la région recèle en fait de richesses végétales, minérales ou autres et rentre à nouveau en Belgique où se créent, sous sa direction, un Syndicat commercial et industriel du Mayumbe et un Syndicat minier du Haut-Loango. Il assurera sur place ces directions jumelées de 1899 à 1902 et du début de 1904 à juin 1905.

En juillet 1906, il entre en qualité de directeur au service d'une Société franco-belge à laquelle s'intéresse le colonel Alphonse Vangèle, l'explorateur belge de l'Ubangi. Reparti par Lisbonne, il se retrouve en Afrique le 25 octobre 1906, s'y acquitte d'une mission de reconnaissance de Loanda aux frontières du Haut-Zambèze, d'où il regagne, sa direction étant enfin agréée par le Ministère français des Colonies, via Matadi, Kinshasa, Libenge, Banyville et même Yakoma, le territoire de la Haute-Mobaye qui lui est confié et où son terme de service écherra sans qu'il ait reçu le permis de prospection qu'il avait demandé, pour mener son effort à bonne fin.

Fin septembre 1908, il regagne le Mayumbe pour s'y occuper, une fois encore et, cette fois-ci, promis à la prospérité, en planteur autonome, de terrains sur lesquels il a des droits de préemption et où déjà le demi-frère de la petite amie « fiote » qu'il y a connue et perdue en 1906, entretient depuis lors ses pépinières de cacaoyers. Ses options faites, il se met au travail et se trouve bientôt comblé.

C'est en chef d'une maison prospère qu'il s'en vient retrouver, quelque temps avant la première guerre mondiale celle qui sera son seul

amour européen. Il est encore chez nous, malheureusement, le 3 août 1914 et, quand il peut se retrouver au Mayumbe, en 1920, c'est pour y constater que la forêt qu'il y avait vaincue, « a pris sa revanche ». Il tente alors, nous confie-t-il, un « ultime effort » en regagnant les sources du Chiloango jadis explorées en compagnie de Will et dont il connaît bien les riches environs, mais, quand il y arrive tout cet environnement est déjà « concédé » à d'autres. Vaincu, ruiné, nous confie-t-il encore, il renonce à l'Afrique et à toutes ses pompes et à toutes ses œuvres, d'un renoncement qui le donnera aux Lettres et en fera l'un des nôtres.

Installé à Paris, « refuge des malchanceux », ou, plus exactement, à Ménilmontant, il y est successivement poinçonneur temporaire au Métro, scribe au *Quotidien* de Dumas, employé dans une Banque où il gravit assez d'échelons d'avancement pour pouvoir désormais se loger décentement, vivre confortablement et se mettre à écrire ou, du moins, ordonner, corriger, polir et repolir les nombreux carnets de route et livres de raison qu'il n'a jamais cessé de tenir à jour nulle part, sauf dans le bled tunisien que nous révélera Psichari. Heureusement pour lui, son directeur-banquier était-il un intellectuel et intéressait-il aux déclassés littéraires de son caissier le bon romancier Raymond Escholier dont le *Mamadou Fofana*, roman d'un tircailleur sénégalais, avait retenu l'attention de tout le monde des lettres en 1919. Escholier prit connaissance du manuscrit de *Mambu et son amour*, le fit lire par Colette, qui en recommanda la publication à l'éditeur Ferenczi, et, publié en édition princeps sous préface de Raymond Escholier, le roman de Charbonneau obtint l'année suivante (1925) le grand prix de littérature coloniale créé par Albert Sarrault d'un jury littéraire présidé par Pierre Mille. Le débutant ainsi lauréat se vit congratulé par des confrères de longtemps arrivés comme Eugène Brieux, Edouard Estaunié, Georges Lecomte et Rosny aîné, par des femmes de lettres de la classe de Marie Escholier, de Marie Noël et de la veuve d'Alphonse Daudet et par des personnalités de la compétence africaine du général Mangin, de gouverneur-général Rome et de notre Alphonse Vangèle. Ainsi entré, non sans éclat, dans la phalange des écrivains de langue française et de sujet africain, Louis Charbonneau allait nous donner, jusqu'au jour où certaine déconvenue financière obligerait son éditeur à lui retourner un *Mayumbe* écrit en vue de présentation à l'Exposition coloniale de Vincennes, toute une suite de romans dont on trouvera la bibliographie en fin de cette notice.

En 1933, Louis Charbonneau estima pouvoir enfin se reposer et vint s'établir à Gand où sa femme, malade et même condamnée par ses médecins parisiens, aspirait depuis longtemps à rentrer. Désormais attaché au chevet de sa compagne, il s'y remit à tirer de ses carnets de route et livres de raison établis en Afrique, contes, nouvelles et romans, en illustrant les manuscrits au fur et à mesure qu'il les calligraphiait avec préciosité, de cartes minutieusement établies et de photographies de la plus riche expressivité. Il travaillait de la sorte, dans les premiers mois de 1944, au chevet de sa malade quand celle-ci se mourut du choc dont venait de l'atteindre une V 1 ou V 2, bombe téléguidée ou autoguidée, lancée par l'Allemand sur sa ville natale.

L'année suivante, Charbonneau romance le récit de son mariage de 1894 sous le titre brugeois singulièrement expressif de *Minne Water*, puis, se reprenant à son occupation favorite, après avoir écrit à l'intention des écoliers français une histoire de l'Afrique française de 1540 à 1914, achève la mise au net sinon la mise en œuvre de ses souvenirs au jour le jour enregistrés. C'est ainsi qu'à sa mort, on trouvera dans ses papiers, toute une suite d'écrits, variantes *ad libitum* ou versions définitives de son œuvre publiée, et que nous mentionnons, en suite à celui-ci, à la fin de cette notice. Seules, de toutes ces œuvres postérieures à

1932, semblent avoir été publiées quelque six nouvelles parues dans une revue populaire illustrée: *Lectures de quinzaine*. Le surplus, qu'il appelait son « fatras » colonial, il le destinait encore en février 1948 à une société académique du Nivernais fondée en 1560 et dont il était membre correspondant. Telle était du moins son intention formulée dans une lettre du 20 février 1948 que nous avons sous les yeux.

Dans le courant de cette année 1948, notre romancier du Mayumbe belge vient s'établir à Schaerbeek pour y vieillir, généreusement assisté par un ménage sans prétentions qui lui loue un appartement non loin de la Gare du Nord. Mais c'est dans un hôpital schaarbeekoïse qu'il décéda le 15 janvier 1951, laissant ses collections de fétiches, ses albums de photographies et ses manuscrits aux hôtes de sa verte vieillesse. Ceux-ci ont disposé de ses manuscrits en faveur d'un bibliophile grâce auquel nous avons pu en analyser la substance dans une communication académique mentionnée ci-dessous, parmi nos références.

Par son mariage avec celle qu'il appelait sa bonne flamande et dont il célébrait, avec reconnaissance, l'indulgence sans bornes à ses écarts africains; par ces écarts-là même dont les complices les plus ingénues furent des indigènes de l'Etat indépendant de Congo ou du Congo belge; par la place que nos anciens territoires africains tiennent dans ses écrits publiés ou encore inédits et par la profession de foi franco-belge que signa ce celto-arverne en s'inscrivant parmi nos vétérans coloniaux et nos écrivains et artistes coloniaux de Belgique, Louis Char-

bonneau méritait certainement que sa vie et ses œuvres fissent l'objet d'une notice dans cette *Biographie* où figurent en bonne place celles de ses « amis »: Coquilhat, Vangèle, Casart, Chaltin et Fernand Dubreucq. N'avait-il pas été jusqu'à orthographier à la belge, *Mambu* et non *Mambou*, le nom de l'héroïne qui fit laurier son œuvre?

(A) Œuvres publiées de son vivant: *Mambu, et son amour*, 262 p. in-16°, Paris, Ferenczi, 1924 (rééditions en 1925 et 1930). — *Fièvres d'Afrique*, 212 p. in-16°, Paris, Ferenczi, 1926. — *Azizé*, 220 p. in-16°, Paris, Ferenczi, 1928. — *L'Orchidée noire*, 224 p. in-16°, Paris, Ferenczi, 1928. — *Jean Rouquier*, 210 p. in-16°, Paris, Ferenczi, 1930. — *Saint Mbote ve, patron des porteurs noirs* in *Lectures de quinzaine*, s.d. — *Zizi Panpan*, ib., s.d. — *Le septième jour*, ib., s.d. — *Le Musée de Milady*, ib. s.d. — *Le sculpteur nègre*, ib., s.d. — *Le cabri et le léopard*, ib., s.d. —

(B) Œuvres inédites: *Mayumbe*, 360 p. in-4°, 1930. — *Avant l'aube*, 423 p. in-8°, 1944. — *La duchesse*, 100 p. in-8°, 1 mai 1944. — *Minne Water*, inachevé ou partiellement égaré. — *La Recluse*, conte, suivant « la Duchesse » dans le manuscrit. — *c'était si joli d'aimer et Mocito sous les palmiers*, versions nouvelles de *Mambu* et son amour. — *Le chant des termîtes*, conte. — *La bonne agence matrimoniale*, nouvelle.

25 juin 1962.  
J.-M. Jadot (†)

Drum, H., *Un pionnier français du Mayumbe: une heure avec L. Charbonneau* in *Informateur*, Elisabethville, 29 janvier 1947. — *Un écrivain, vétéran de Mayumbe* in *Revue nationale belge*, Bruxelles, 1 août 1948, 245-248. — Debongnie, E., *L. Charbonneau, poète et prophète africain* in *Avenir colonial belge*, Léopoldville, mars 1951. — K. Bernadette et Charbonneau in: *Nouvelles Littéraires*, Paris, 22 mars 1951. — Jadot, J.-M., *Louis Charbonneau (1865-1951), un romancier français du Mayumbe belge* in *Bull. des séances de l'A.R.S.C.*, nouv. série, III, 1957-4, 774-795, ill. *Courrier d'Afrique*, Léopoldville, 26.1.1951, 4. — *Le Soir*, Brux. 20.1.1951, nécrologie. — *La Revue congolaise illustrée*, Brux. 1er février 1951, 43. — *La Revue coloniale belge*, 1er février 1951, 96.

Nous avons eu, en outre, la bonne fortune de pouvoir utiliser, dans l'élaboration de cette notice, sept lettres adressées par L. Charbonneau à M. G. Van Herreweghe (en littérature: H. Drum), de Gand, entre le 13 novembre 1946 et le 20 février 1948 et tous les inédits de Charbonneau en possession de M.P. Hubaut.